

LES TRACES DE LA SORCELLERIE DANS LA LANGUE HONGROISE¹

La croyance au pouvoir nocif des sorcières est presque aussi vieille que l'humanité. Le diable qui s'efforce de renverser le Royaume de Dieu, cherche des alliés parmi les mortels qu'il engage à son service en leur promettant des biens terrestres et en leur prêtant un pouvoir surnaturel néfaste et dévastateur. Vassales du diable, les sorcières ont passé un véritable contrat avec leur seigneur et scellé de leur propre sang leur serment de fidélité. La signature de ce contrat a eu lieu à l'endroit habituel des réunions des sorcières, sur des sommets solitaires, à des croisements de chemins, dans des caves, où le diable apparaissait sous des formes différentes, mais le plus souvent sous celle d'un bouc. Les sorcières mêmes y sont parvenues en volant, à califourchon sur un tisonnier, une fourche ou un balai. Elles n'avaient même pas à craindre l'œil des curieux, car l'onguent reçu du diable et dont elles avaient enduit leur corps ou leur monture, non seulement les élevait dans les airs, mais encore les rendait invisibles. A ces réunions elles organisaient d'exécrables orgies et apprenaient tous les secrets de l'art de frapper les pauvres humains et leur bétail de toutes sortes de fléaux : maladie et mort d'un homme ou d'une bête, stérilité des vaches, orage et grêle, tout est dû aux maléfices des sorcières. Il ne m'appartient pas ici de démontrer comment cette superstition a grandi et s'est enracinée pendant le moyen-âge dans l'Europe occidentale. L'erreur qui s'élève jusqu'à la force du savoir positif stimule les autorités tant ecclésiastiques que civiles à prendre des mesures de plus en plus sévères contre ceux sur lesquels pèse le soupçon de sorcellerie jusqu'à ce que les sévices — spora-

1. Extrait de l'ouvrage : *Szokásmondások. Nyelvünk művelődéstörténeti emlékei* (Locutions proverbiales. Eléments historiques, folkloristiques et sociaux dans notre langue) par Manó KERTÉSZ. Budapest. 1922, Révai tv. kiad. 8°, 286 p.

diques au début — dégénèrent à la fin du xv^e siècle en une persécution systématique en masse. Les recherches modernes ont mis hors de doute que l'œuvre des dominicains *INSTITORIS* et *SPRENGER*, intitulée *Malleolus Maleficarum* et parue en 1486 avait largement contribué à préparer et à provoquer ces persécutions. Cette œuvre décrit avec une précision étonnante le système de la croyance magique et appelle en lice toute la puissance de l'Etat et de l'Eglise contre ce fléau imaginaire de l'humanité. En même temps, le *Malleolus* fait ressortir la tendance misogyne de l'époque ; partant du vieux dicton ecclésiastique : *mulier caput peccati*¹, il représente la femme comme l'incarnation de toute malice et l'instrument le plus fécond du diable. Il dirige toute la fureur des persécutions contre les femmes. Cette haine de la femme reste jusqu'au bout le trait caractéristique des persécutions des sorcières.

La croyance aux sorcières était fort répandue aussi parmi le peuple hongrois ; même aujourd'hui il n'en est pas entièrement affranchi. Déjà à l'époque de la dynastie des Árpád, les témoignages historiques affirment que certaines personnes furent accusées de sorcellerie et traduites devant le tribunal ; toutefois la persécution demeurait incontestablement au-dessous de celle qui sévissait dans les pays d'Occident ; à part quelques condamnations mentionnées dans les *Registres de Várad* (xiii^e siècle) on n'en trouve nulle trace dans les documents historiques. Mais comme à l'aube de l'âge moderne qui imprima une poussée si magnifique au progrès humain, la folie de la croyance magique s'est emparée même des esprits les plus éminents de l'Occident, ce « courant » de la civilisation de l'Europe occidentale arrive jusque chez nous. Les bûchers s'allument en Hongrie également et flamboient jusqu'à la fin du xviii^e siècle pour détruire la vie de plusieurs centaines d'innocents.

Les historiens hongrois ont découvert tout récemment de riches matériaux relatifs aux procès en sorcellerie. Cette matière rend singulièrement facile et fertile l'étude des souvenirs de cette croyance qui se reflètent dans la langue : il est rare qu'on soit obligé de s'adresser à des sources étrangères. Mais on peut se référer sans scrupule à ces dernières, car l'opinion générale sur les sorcières et surtout la croyance en leur pouvoir nocif, reçu du diable, était, à part une tein-

1. Hansen, *Quellen zum Hexenwahn*, p. 416 et ss.

ture locale insignifiante, identique dans toute l'Europe¹.

Parmi les nombreuses manières d'exercer la malfaisance magique, c'est surtout le « nœud » — *kötés* — qui joue un grand rôle dans les procès de sorcellerie en Hongrie. La méchante personne, alliée du diable, fait un nœud de plumes, de crin, de chiffons, de fil, de cheveux de femme, le cache dans le coussin, sous le seuil, ou sous la poutre de celui à qui elle en veut. Parfois elle l'enfouit dans sa terre, voire même elle le lui fait manger. L'envoûté ne guérit que si la sorcière qui « l'a noué » (*megkötötte*) le veut « dénouer » (*megoldja*). Le « nœud » (*kötés*) n'est pas un trait spécial de la sorcellerie en Hongrie, la *ligatura* a un passé millénaire et se retrouve déjà dans les Védas et dans de vieilles incantations germaniques. Mais ce qui caractérise la grande vogue dont il a joui chez nous, c'est le fait que nulle part hors la Hongrie les sorcières n'ont été appelées *ligantes*². En hongrois, surtout dans les documents de Debrecen, leur épithète constante est *oldó-kötő* « nouant-dénouant » : « Az inclák mindhárman *oldó-kötő*, embereket megvesztő, ördöggel cimboráló boszorkányok (Komáromy, 133) » (toutes les trois accusées sont des sorcières néfastes aux hommes, alliées du diable, expertes à nouer et dénouer) ; *oldó-kötő* személy (*ibid.*, 265) « personne exerçant l'art de nouer-dénouer ».

L'homme qui a subi l'envoûtement par le nœud « a été noué » (*megkötötték*) : « Aztán azt is hallottam, hogy izent volna Csizmadia Mihály neki : hogy *megkötötte*, gyógyítsa meg (*id.*, 76) » (et puis j'ai entendu que Cs. M. lui aurait fait dire qu'il le dénouât puisqu'il l'avait noué).

Il ressort des explications données par les vieux dictionnaires que la signification du mot *megkötés* « nœud » s'étend au xvi^e siècle et s'emploie pour désigner toutes sortes d'actes de sorcellerie : *megkötés* : fascinum (Cal 409), *kötés*, *boszorkányolás*, *nyavalva* : nodus magicus, nodus veneris, *verheut werden* (PPB).

Le souvenir de ces envoûtements par nœud est gardé dans quelques-unes de nos locutions courantes :

1^o *Meg van kötve a kezem* « j'ai les mains liées (= nouées) »

1. Mes sources sont les suivantes : 1. Documents relatifs à des procès de sorciers en Hongrie. Publication de l'Académie Hongroise (par A. Komáromy), Bpest, 1910. 2. S. Soldan, *Geschichte der Hexenprozesse*. T. II, Stuttgart, 1880. 3. Hansen, *Zauberwaia*. München-Berlin, 1900. 4. Hansen, *Quellen u. Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns*. Bonn, 1901.

2. Soldan-Heppé, *Geschichte der Hexenprozesse*, 2, p. 134.

signifie que dans certaine chose je ne puis rien faire, je suis réduit à l'inactivité, à l'impuissance, je ne suis pas maître de ma volonté. L'origine magique de cette expression ressort d'un témoignage porté au cours d'un procès à Kolozsvár : « Erdély Gáspár dépose qu'Ágoston lui a dit ce qui suit : Erdély Gáspár, ta [belle] mère est une si grande sorcière qu'elle t'a lié (= noué) les mains afin que tu ne puisses jamais battre sa fille tant que tu vivras (... *Kezedet megkötötte hogy leányát meg ne verhes...*) (Komáromy, 19). Il raconte aussi comment la femme a noué la main de son gendre : « elle s'est coupé une mèche de cheveux et l'a nouée avec les cheveux de sa fille pour que tu ne puisses la battre. »

2° *Majd megkötöm a nyelved* « je vais encore te nouer la langue » — dit-on dans presque toute la Hongrie au calomniateur, à la mauvaise langue, au lieu de : « je te ferai taire ! » Cette expression s'explique par la croyance que le nœud magique peut amener le mutisme. Nous lisons dans les dossiers des procès de sorcellerie à Szeged au sujet d'une accusée : *Ha az ördögök le nem kötötték volna a nyelvét...* ki-mondta volna (si les diables ne lui avaient pas noué la langue... elle aurait fait des aveux ; Reizner, *Szeged története*, [Histoire de Szeged] 4 : 395). Dans un procès du comitat de Pest, Koldus Tóth Ilona, soumise à la question, trahit quelques-unes de ses camarades en sorcellerie : « Elle ne peut pas en nommer d'autres, quand même on la tuerait, car ses autres camarades lui ont noué la langue » (*megkötötték a nyelvét*).

Les sorcières possédaient encore un autre art, celui de *mettre en perce* ou de *traire le cep* de vigne, le buisson ou l'égouttoir en bois. Dans les procès de Szeged, on a souvent prononcé de semblables accusations.

« Sur la colline de Kecskemét, on a percé un cep de vigne, on y a mis un robinet (*egy szőlőtőkét megfúrtak, csapot ütöttek belé...*) et 300 personnes en ont bu » (Reizner, *op. cit.*, 4 : 347). « La femme [de l'accusé] a ramassé toutes sortes d'os et les a attachés à l'églantier qu'elle s'est mise ensuite à traire » (*a tövishez kötötte s aalat meg is fejte*) (id. 387). On a percé et trait aussi l'égouttoir en bois (*az ágast is megfejték*) (id. 102).

Cette croyance superstitieuse était très répandue au xvii^e siècle comme l'atteste le recueil de sermons de DÍÓ-SZEGI K. István (*Kiosztott talentum*, 1649) qui, en parlant des

acolytes du diable, mentionne les magiciens « qui attribuent aux paroles magiques une vertu surnaturelle, font sortir les dragons de leurs trous par des incantations magiques, font pondre ou traient l'égouttoir, enchantent les poules pour les faire pondre davantage ou les vaches pour que le lait soit plus crémeux ».

Le dossier d'un procès du comitat Ugocsa nous décrit d'une façon détaillée, comment on trayait l'égouttoir. A Szász Ilona, petite-fille de la dame Izsák, accusée de sorcellerie, ses camarades demandent ce qu'elle a mangé. « J'ai bu du lait — répond-elle — car ma grand'mère en a beaucoup, elle en trait assez de l'égouttoir ; alors les enfants demandent : comment ta grand'mère a-t-elle traité son lait ? là-dessus elle répond que sa grand'mère enfonce un clou dans l'égouttoir, le frappe d'une paire de ciseaux et en y plantant les ciseaux elle en tire le lait ».

Il est intéressant de constater que les souvenirs de cette superstition existent encore dans cette région : on dit en badinant dans le comitat de Szatmár : « trayons l'égouttoir » (*fejjük meg az ágast*) si nous n'avons pas de lait (MTSZ 57).

Dans la contrée du Bakony, quand on demande du lait à quelqu'un qui n'en a pas, celui-ci répond avec humeur : « dois-je traire le mât du puits ? » (*A kutágost fejjem meg ?* NyF 34 : 118.)



· Sorcière trayant une colonne avec une hache (GELIER VON KAISERSBERG.
Strasbourg, vers la fin du xvr^e siècle.)

Nous avons déjà mentionné que les sorcières voyageaient sur des tisonniers et des balais, mais elles avaient encore un moyen de transport bien plus parfait ; elles pouvaient transformer des hommes en chevaux et les seller (*lóná tenni és megnyergelni*), en leur jetant la bride à la tête ou sur le cou. C'est au procès intenté à Vörös Ilona à Paks, 1741 que nous devons le renseignement intéressant qui suit : « Est-ce toi qui es allée trouver le cocher à l'écurie ? — Non pas moi, mais la dame Paczolai, c'est-à-dire Tamás Susa ; elle était aussi présente. — Dans quel but y est-elle allée, voulait-elle le faire périr ou le seller ? — Elle voulait le seller. — Où voulait-elle aller sur son dos ? — Sur le Mont-S^t-Gérard, dans quelque cave, pour chercher du vin. — Comment sais-tu qu'elle serait allée au Mont-S^t-Gérard si elle l'avait sellé ? — Je le sais parce que Tamás Susa en personne me l'a dit ! »

Nous lisons dans le catéchisme de NAGY Ferenc, paru en 1767 et intitulé *Hilnek Elei*, ce qui suit : « Qu'est-ce que la sorcellerie ? — Contrat ouvert ou secret avec le diable, par lequel sont accomplis des faits et des actions insolites. Par exemple partir subitement en pays lointain, donner des festins sans rien avoir à dépenser, transformer un homme en cheval (*embert lóná tenni*), chevaucher sur un balai. »

Il ressort de tous ces renseignements que nos deux expressions *lóná tesz*, mot à mot : « changer en cheval » et signifiant : « tromper, mettre dedans » et *megnyergel* « seller » au sens de « tourner la tête à qqn, soumettre à sa volonté, ébranler, séduire », proviennent de la croyance à la sorcellerie.

L'incontestable origine magique de ces expressions est encore prouvée par la circonstance que non seulement dans les vieux souvenirs de la langue, mais encore dans son usage actuel c'est surtout la femme qui métamorphose en cheval ou qui selle l'homme, d'une façon abstraite cette fois-ci.

Le diable est divisé en plusieurs personnes, chaque sorcière en obtient une. Lorsqu'une sorcière est immatriculée dans l'empire du Malin, on lui donne bientôt un diable spécial qui célèbre avec elle ses noces, où les autres diables s'amuse et mènent joyeuse vie. C'est son diable qui la conduit de çà de là qui lui rend de fréquentes visites, qui paillardise avec elle et qui lui ordonne de faire tel ou tel mal.

D'autre part il lui fait la ferme promesse non seulement de prendre soin d'elle, mais encore de la faire sortir de la prison si jamais elle était appréhendée à cause de son métier de sorcière¹. — Le peuple de Göcsej, d'autre part, sait raconter des choses intéressantes sur la vertu protectrice du *diable terrestre* (*fődi ördög*). Ce diable est un génie domestique qui prête son concours à toutes sortes de travaux domestiques. Il n'est pas plus grand qu'un pouce, il a un béret rouge, un manteau à passenterie et un pantalon rouge ; d'autres disent qu'il a la forme d'un scarabée. Ce sont surtout les cochers et les valets de ferme qui s'en emparent et le gardent dans un bocal ou une boîte. Le diable terrestre sait donner un aspect brillant au cheval confié à son patron, ou bien il fait en sorte que le cheval puisse facilement déplacer les fardeaux les plus lourds quand bien même il semble être en mauvais état. Le diable terrestre donne à manger et à boire aux chevaux et a soin de les panser. Le valet n'a pas besoin de garder le bétail, lequel va tout seul au pâturage et rentre à minuit de même.

On dit d'un homme possédant un diable terrestre de ce genre qu'il est *ördögös* « endiablé » ou qu'il « a un diable » : *ördöge van*. Ces deux expressions courantes de la langue hongroise ont donc encore leur sens concret dans la croyance populaire de Göcsej. Mais les citadins ne connaissent plus cette superstition et parlent néanmoins de *ördögös szerszám* « mécanique ou instrument raffiné, compliqué, diabolique » et de *ördögös* ou *ördögös gyermek* « enfant très remuant, diabolique ». Personne ne pense plus au petit lutin en pantalon rouge, en disant : *De ellaláltad.... talán ördögöd van* « comme tu l'as deviné juste tu as peut-être un diable ».

MANÓ KERTÉSZ.

(Budapest).

1. Lehmann, *Babona és varázslat*. Budapest, 1900, I, p. 148.